

la ville en Afrique miroir du monde

rencontre

mardi 16 avril 2013

arc en rêve centre d'architecture, auditorium

Dans le cadre de l'exposition *Bridging the Gap jeter un pont*, consacrée à l'architecte burkinabé **Diébédo Francis Kéré**, arc en rêve organise une rencontre le 16 avril 2013 intitulée **La ville en Afrique miroir du monde**.

Réalisée avec le **LAM – Les Afriques dans le monde**, cette journée rencontre est consacrée à la condition urbaine en Afrique dans la mondialisation. Organisée sous la forme de tables rondes et conférences, cette journée de réflexion et d'échanges vise à déconstruire les idées reçues sur la ville en Afrique. Que voyons-nous? Que savons-nous de l'Afrique? Comment les systèmes informels réfléchissent-ils nos sociétés urbaines? Quels sont les effets des processus de régulation entre insertion dans la mondialisation, et aggravation des inégalités au profit des élites? Comment les pratiques informelles de la ville participent des dynamiques urbaines, en interagissant avec la globalisation? Quels phénomènes observe-t-on entre tradition et modernité, normalisation et invention? Droit et illégalité, culture et politique? En quoi les paradoxes de l'Afrique, et sa « matière indocile » constituent-ils une force pour la construction de son avenir?

ê

arc en rêve centre d'architecture bordeaux

arcenreve.com Entrepôt, 7 rue Ferrère F-33000 Bordeaux

+



informel

Informalité et pauvreté se recoupent largement, même s'il ne faut pas pour autant les confondre. En effet, en bien des circonstances, une bonne part des groupes sociaux intermédiaires (voire supérieurs) trouvent dans les aires informelles – qu'au demeurant ils contribuent largement à édifier et à financer – les lieux de résidence, de service, d'activité de loisir qui leur conviennent. C'est une claire illustration de l'impact de la fragilité des structures publiques, qu'on peut rencontrer un peu partout, notamment en Afrique. Ainsi, tous les slums, ou tous les sous-espaces à l'intérieur d'un vaste slum, ne sont pas exclusivement habités par les démunis (alors que le taudis est plus constamment corrélé à la pauvreté, même s'il existe bien sûr des gradations et des variations de celle-ci entre les périmètres taudifiés et/ou au sein de chaque secteur).

[...]

J'ai souligné le lien entre les slums et l'informalité tout en montrant que celle-ci excédait de beaucoup le champ de la pauvreté. L'informel est, en vérité, l'une des caractéristiques majeures du monde urbanisé, sur laquelle il faut s'arrêter. En effet, l'urbanisation, alors qu'on pourrait intuitivement la considérer comme davantage régie par des normes et des règlements que le milieu rural, promeut en fait les fonctionnements informels, auxquels d'ailleurs les individus aspirent et contribuent volontairement le plus souvent. L'urbain est un terrain d'élection pour l'informalité en raison même des conditions qu'on y rencontre : la pauvreté et l'exigence de trouver coûte que coûte de quoi subsister au sein d'une société de compétition interindividuelle, où les solidarités sociales anciennes tendent à s'atténuer, voire à disparaître; la

corruption et la multiplication des épreuves qu'elle impose à toute personne voulant accéder à un bien et à un service, fussent-ils de base; la prolifération des normes et leurs instances d'application et de vérification, qui rend sans cesse plus difficile l'effectuation de pratiques et d'actions parfois élémentaires (on songe, par exemple, aux contraintes qui pèsent de plus en plus sur le moindre chantier de bâtiment, dans un pays comme la France, en raison même de l'empilement de règles de plus en plus contraignantes, quand elles ne sont pas totalement contradictoires entre elles) et qui accroît l'aspiration de beaucoup à s'affranchir de cadres jugés trop pesants.

Michel Lussault, géographe

Extraits de : *L'Avènement du monde*, éd. Le Seuil, 2013

« Je suis convaincu que sans les femmes, il n'y a pas d'avenir possible pour l'Afrique »

Diébédo Francis Kéré

« Quand on parle de l'Afrique, il est presque toujours question de désespérance.

Nous réprouvons ce constat et montrons comment ce continent peut construire son avenir durablement »

Diébédo Francis Kéré

mamie Coca Cola

Les maisons de mon père

À ma dixième année, Messie Lakan devint propriétaire de l'hôtel Paris-Soir, rebaptisé Mamie Coca Cola, du surnom de ma mère. À cette période, un homme le rejoignit à la tête de l'église : Hounon Akiti Alafia, dit H.A.A. Il l'avait rencontré lors d'un voyage en province. L'homme dirigeait une troupe de magie, le Happy Star, en tournée dans le coin. Il faisait des miracles, des trucs qui dépassent de loin les simples numéros de prestidigitation. Devant mon père éberlué, l'homme, ce jour-là, avait fait venir un cercueil en forme de gros oignon. Il l'avait fait mettre en pièces par ses assistants, puis, pendant une heure, sous les encouragements hurlés de la foule, une fois trouvée la bonne position des jambes, entre fakir et haltérophile, sur l'établi de charpentier posé au centre de la scène comme dans un spectacle minimaliste, l'homme avait ingurgité les planches en bois blanc, les unes après les autres, il les avait avalées, pâte-sec, comme d'autres s'enfilent des plantains épicées dans les maquis et autres allocodromes. À la fin, il avait demandé à boire, une grande Possotomé, puis roté, et sauté par terre. L'orchestre s'est mis à jouer, AH MA PETITE DJÉ DJÉ VA-T'EN VENDRE TA FARINE LA FARINE QUE TU VENDS SI BIEN VA T'EN VENDRE TA FARINE KOUTOUKOU SOBRADO AH VACHE AMÈRE BIÈRE LE BENIN TU M'AS RASSASIÉ GRAND FRÈRE AU GROS VENTRE T'ES RASSASIÉ. Un long solo de fin. Hadrien, le beau guitariste du Happy Star, fit mourir, en douceur, la rumba sur les lèvres de la foule en délire. Et l'homme a recraché la caisse à macchabée, avec clous et vis et tout, et la foule l'a promené triomphalement par les rues du village comme un footballeur au pied magique, un dictateur bien-aimé réchappé d'un crash meurtrier, un minéral rare, un œuf de mouton, une note sacrée.

Le cancer aux tropiques

À cause d'un malade qui n'a fait que faire escale ici, Tango va faire faillite ? Mais, bon sang, il n'a qu'à rouvrir son tripot ! Qu'est-ce qu'il est bête, non mais, qu'est-ce qu'il est bête ! Il veut peut-être que je lui joue la farce de l'égaré au désert. Tango, au secours ! Je meurs, je suis mort. De soif. C'est tout de même étrange, cette rue déserte. On dit qu'elle porte le nom de l'homme en fuite. Aucune plaque dans la rue pour l'attester, mais Tango dit au cadastre, c'est le nom qu'ils donnent à cette rue. Ils sont venus un jour, dit-il, les gars de la mairie, ils ont alors baptisé la rue Avenue Yosef. C'est qui, Yosef, ont demandé les riverains. Les gars de la mairie ont parlé d'un homme qui se veut authentique et qui sait parler d'authenticité aux z'oreilles, enfin aux Blancs, même à la tribune des nations blanches. Bref, les gars de la mairie n'ont pas su répondre, quoi ! Après leur départ, un riverain récupéra la plaque, la fit repeindre et dessiner dessus une gueule de cerbère : Attention, chien méchant ! disait la plaque.

Et si Tango, avait raison ? À l'en croire, le risque de se faire contaminer est deux fois plus grand dans une rue qui porte un nom pareil. La maladie de Yosef aurait déjà contaminé la ville. Les gens ne serrent plus les mains, de peur de s'attraper le mal. Une histoire de fous.

Kangni Alem, écrivain

Extraits de : *La gazelle s'agenouille pour pleurer*, éd. Acoria

destruction / réassemblage

nord / sud

Francis Kéré appartient à une génération d'architectes du Sud qui a dépassé la lutte intérieure de ses aînés « qui tentaient d'assimiler les technologies développées avec leurs propres valeurs culturelles ». Balkrishna Doshi ou Hassan Fathy avaient cherché pour l'habitat une synthèse qui « amortisse » l'impact du modèle occidental mais sans toujours parvenir à convaincre les dirigeants et les peuples.

Francis Kéré poursuit leur recherche d'une architecture syncrétique en pratiquant désormais l'*empowerment* de Carin Smuts : pour s'intégrer vraiment dans la société, un équipement doit s'ouvrir aux habitants dès le chantier, comme lieu de formation et levier social. Lui, lance pour cela l'hypothèse hardie d'inverser l'échange Nord-Sud. Cesser d'importer des technologies que les habitants ne maîtrisent pas et qui les excluent du chantier, donc de sa dynamique de développement. Passer du « construire pour » au « construire avec », en critiquant ces technologies afin de les adapter aux situations locales.

Si le processus convainc, dans les années futures verra-t-on les acteurs du Sud tami- ser le savoir occidental pour n'en retenir que l'utile, en fonction d'un projet de développement qui serait lui aussi endogène et non plus importé ? Il est possible que cette grande vision couve sous les projets de Gando. Leur histoire contient des épisodes révélateurs.

Marie-Hélène Contal, architecte

Extraits de : *Sustainable Design II : vers une nouvelle éthique de l'architecture et de la ville*, Marie-Hélène Contal, Jana Revedin, éd. Actes Sud, 2011

Pourtant, la volonté de vie demeure. Un énorme travail de réassemblage est en cours, vaillamment, sur le continent africain. Ses coûts humains sont élevés. Il touche jusqu'aux structures de la pensée. Au détour de la crise postcoloniale, une reconversion de l'esprit a lieu. Destruction et réassemblage sont d'ailleurs si étroitement liés que, l'un isolé de l'autre, ces processus deviennent incompréhensibles. À côté du monde des ruines et de ce que l'on a appelé la « case sans clés » s'esquisse une Afrique en train d'effectuer sa synthèse sur le mode de la disjonction et de la redistribution des différences. L'avenir de cette Afrique-en-circulation se fera sur la base de la force de ses paradoxes et de sa matière indocile. C'est une Afrique dont la charpente sociale et la structure spatiale sont désormais décentrées; qui va dans le double sens du passé et du futur à la fois; dont les processus spirituels sont un mélange de sécularisation de la conscience, d'immanence radicale (soucis de ce monde et souci de l'instant) et de plongée apparemment sans médiation dans le divin; dont les langues et les sons sont désormais profondément créoles; qui accorde une place centrale à l'expérimentation; dans laquelle germent des images et des pratiques de l'existence étonnamment post-modernes.

[...]

Mais c'est sur le plan culturel et de l'imaginaire que les transformations en cours sont les plus vives. L'Afrique n'est plus un espace circonscrit, dont on peut définir le lieu, ou qui cacherait par-devers lui un secret ou une énigme, ou encore que l'on peut borner. Si le continent est encore un lieu, il s'agit bien souvent et pour beaucoup d'un lieu de passage ou de transit. C'est un lieu en train de se dénouer autour d'un modèle nomade, transitaire, errant ou asilaire. La sédentarité tend à y devenir l'exception. Les États, là où il en existe, sont des nœuds plus ou moins juxtaposés que l'on cherche à enjamber; des échangeurs et des espaces de passage. Culture du fraying, donc – surtout pour ceux qui sont en route pour ailleurs. Pourtant, que d'obstacles à surmonter dans un monde désormais cerné de haies et hérissé de murailles. Pour des millions de ces gens, la globalisation ne représente guère le temps infini de la circulation. Elle est le temps des villes fortifiées, des camps et des cordons, des clôtures et des enclos, des frontières sur lesquelles on vient buter, et qui, de plus en plus, servent de stèle ou d'obstacle tombal – la mort tracée à même la poussière ou les flots; le corps-objet jeté là, gisant dans le vide. L'Afrique est désormais en majorité peuplée de passants potentiels. Confrontés au pillage, à maintes formes de rapacité, à la corruption et à la maladie, à la piraterie et à maintes expériences de viol, ils sont prêts à se détourner du lieu natal, dans l'espoir de se réinventer et de se réenraciner ailleurs. Quelque chose est en train de jaillir, bouillonnant, violent, du rouet que constitue le désœuvrement des forces vives du continent, la fuite forcenée devant la terrible alternative : rester là, dans l'état du dessèchement, et courir le risque de devenir de la simple viande humaine, ou se déplacer, s'en aller, à tout risque.

[...]

Nouvelles mobilisations

Pour le demi-siècle qui vient, une partie du rôle des intellectuels, des gens de culture et de la société civile africaine sera justement d'aider d'une part à la constitution de ces forces par le bas et, d'autre part, à internationaliser la « question de l'Afrique », dans le droit-fil des efforts des dernières années visant à mutualiser la sécurité et le droit international et qui ont vu l'apparition d'instances juridictionnelles supra-étatiques. Encore faut-il aller au-delà de la conception traditionnelle de la société civile, celle héritée directement de l'histoire des démocraties capitalistes. D'une part, il faut tenir compte du facteur objectif qu'est la multiplicité sociale – multiplicité des identités, des allégeances, des autorités et des normes –, et, à partir d'elle, imaginer de nouvelles formes de luttes, de mobilisation et de leadership. D'autre part, la nécessité de la création d'une plus-value intellectuelle n'a jamais été aussi pressante. Cette plus-value doit être réinvestie dans un projet de transformation radicale du continent. La création de cette plus-value ne sera pas uniquement l'œuvre de l'État. Elle est la nouvelle tâche des sociétés civiles africaines. Pour y parvenir, il faudra à tout prix sortir de la logique de l'humanitarisme – c'est-à-dire de l'urgence et des besoins immédiats – qui, jusqu'à présent, a colonisé le débat sur l'Afrique. Tant que la logique de l'extraction et de la prédation qui caractérise l'économie politique des matières premières en Afrique n'est pas brisée, et avec elle les modes existants d'exploitation des richesses du sous-sol africain, l'on enregistrera peu de progrès. La sorte de capitalisme que favorise cette logique allie fort bien mercantilisme, désordres politiques, humanitarisme et militarisme. Cette sorte de capitalisme, on en voyait déjà les prémices à l'époque coloniale avec le régime des sociétés concessionnaires. Or, tout ce dont il a besoin pour fonctionner, ce sont des enclaves fortifiées, des complicités souvent criminelles au cœur des sociétés locales, le minimum possible de l'État de l'indifférence internationale.

[...]

La décolonisation sans la démocratie est une bien piètre forme de reprise de possession de soi, fictive. Mais, si les Africains veulent la démocratie, c'est à eux d'en imaginer les formes et d'en payer le prix. Personne ne le paiera à leur place. Ils ne l'obtiendront pas non plus à crédit. Ils auront néanmoins besoin de s'appuyer sur de nouveaux réseaux de solidarité internationale, une grande coalition morale en dehors des États réunissant tous ceux qui croient que, sans sa part africaine, notre monde non seulement sera plus pauvre encore en esprit et en humanité, mais que sa sécurité sera plus que jamais gravement hypothéquée.

Achille Mbembe, professeur d'histoire et de science politique, Johannesburg

Extraits de : *Sortir de la Grande Nuit*, éd. La Découverte, 2010

émotions

Amplifiés par l'émergence du trafic aérien, les voyages de plus en plus fréquents entre Afrique et Occident permettent une circulation plus rapide des disques et des dernières modes musicales. Ces allers-retours permanents le long des littoraux, puis dans les premiers aéroports, sont l'une des clefs de l'émergence de ces musiques modernes africaines, des villes situées sur les côtes jusqu'au cœur du continent.

De nombreuses musiques et danses issues des folklores régionaux se modernisent, au contact des villes mais aussi des instruments occidentaux, en particulier les sections de cuivres, saxophones et trompettes en tête, mais aussi les guitares amplifiées à partir de la fin des années 1940.

Au Congo, comme au Sénégal, certains orchestres locaux ont en tête de « réafricaniser » les musiques afro-cubaines et noires américaines écoutées sur la place publique ou diffusées sur les rares stations de radio, à commencer par celle de Brazzaville. Ailleurs sur la côte atlantique, au Ghana, l'émergence du *highlife* permet la création du premier style musical moderne africain. Cette musique devient logiquement la bande-son de l'indépendance du pays, le premier sur le continent africain à s'émanciper de la métropole européenne dès 1957.

Chaque nouvelle déclaration d'indépendance donne lieu à l'instauration d'une modernité culturelle inédite, aux partitions souvent complexes, mais où la musique joue souvent le plus beau rôle. « Indépendance cha-cha », proclame ainsi depuis Bruxelles le Congolais Joseph 'Grand Kalle' Kabasele, accompagné par son orchestre African Jazz. Musique et politique entament un joli pas de deux tropical sous fond de rythme afro-cubain au cœur des villes.

Commence alors une histoire enlacée des indépendances africaines et des musiques modernes sur les côtes atlantique et indienne, avant que ces musiques de fusion ne gagnent le cœur du continent. À l'exception notable du Mali ou de l'Éthiopie, la plupart des pays littoraux connaissent un important développement musical alors que les pays enclavés à l'intérieur du continent, soit d'un manque d'artistes emblématiques, d'une industrie du disque, même embryonnaire, digne de ce nom ou d'une démographie réduite, d'influences culturelles moins fortes ou la conjonction de plusieurs ou de tous ces facteurs, privilégient souvent d'autres formes d'expressions.

Au cours des années 1960 et 1970, les musiques populaires africaines prospèrent alors que flotte encore l'ivresse des indépendances au sein des villes du continent. Cette conférence est un hommage au formidable essor des musiques africaines modernes. Celles-ci ont pris forme dans quelques villes grâce à des pionniers, musiciens, producteurs, chanteurs ou compositeurs ayant écrit une histoire remarquable, souvent en marge des grands courants musicaux occidentaux.

Aujourd'hui, en Occident, les musiques populaires africaines attirent un nombre croissant d'auditeurs, las de l'indigence musicale globale dont les abreuvent en permanence les médias de masse. Sincérité, candeur et profondeur des émotions caractérisent toujours cette musique africaine urbaine. « L'émotion est noire, la raison est grecque », écrivait Léopold Sédar Senghor.

Place aux émotions, grandes et noires, modernes, urbaines et africaines.

Florent Mazzoleni, écrivain

valeurs

Parmi les valeurs qu'on trouve traditionnellement en Afrique et qui se distinguent de celles promues par l'Occident capitaliste, on peut noter avec d'autres observateurs : un refus de la tyrannie du temps, un pouvoir et une autorité indivisibles, un rapport indifférent de l'individu à la collectivité, une acceptation et une canalisation des passions (notamment par la ritualisation), une résistance à l'accumulation des richesses, une insertion pacifique dans l'environnement. Ces valeurs apparaissent comme le négatif – ou plutôt le positif – du modèle occidental mondialisé. Elles laissent entrevoir que l'évolution du monde pourrait s'effectuer d'une autre manière, plus équilibrée, plus modeste, moins prédatrice, plus prévoyante.

[...] L'Afrique exprime des valeurs et des mentalités « autres » qui pourraient rendre service à un monde au bord du gouffre. Car la bataille pour la diversité culturelle – dont le continent noir constitue un des symboles les plus forts – représente en réalité une bataille pour la survie de l'humanité tout entière. C'est tout une vision du monde qui est en jeu dans notre rapport à l'Afrique : seuls le respect et la promotion d'une véritable pluralité de la planète peuvent prémunir l'homme contre lui-même et réaliser l'aspiration universelle à la justice et à la dignité.

[...] Si les sociétés africaines et leurs élites pouvaient prendre conscience de la fécondité de cette différence de valeurs, et acceptaient de s'en saisir au lieu de se couler dans le modèle dominant, elles rendraient service à la planète entière. Si l'Occident acceptait une Afrique majeure au lieu de toujours, d'une manière ou d'une autre, vouloir la maintenir sous sa coupe, alors le cours du monde pourrait en être changé. Le monde a besoin d'une Afrique sujet et non plus objet. C'est en ce sens qu'une véritable rencontre, féconde, pourrait avoir lieu au bénéfice de tous.

Anne-Cécile Robert, journaliste

Extraits de : *L'Afrique au secours de l'Occident*, Les Éditions de l'atelier, 2006

résumés des interventions

11:00 / 12:30

table ronde

Les mots et les maux de l'urbain

Il s'agit de porter un regard critique sur quelques unes des multiples idées reçues sur la ville en Afrique et ce qui relève probablement pour le grand public de ses maux habituels (prévalence des bidonvilles, défaillances de gouvernance, violence endémique) et de ses caractéristiques (une informalité dominante, une historicité courte, une mondialisation limitée) pour rappeler comment ces manières de voir ont été construites et comment les mots de l'urbain en Afrique comme ailleurs sont objets de débats et controverses scientifiques.

Laurent Fourchard

D'après l'architecte Rem Koolhaas, **Lagos** est une icône de l'urbanité ouest-africaine car elle inverse les caractéristiques essentielles de la ville dite moderne. Lagos serait à la fois le paradigme et la forme extrême et pathologique de la ville d'Afrique de l'Ouest : malgré une absence quasi totale d'infrastructures, de systèmes, d'organisations et d'aménagements, elle continuerait de fonctionner en tant que ville car elle serait conçue comme une série de systèmes informels qui s'autorégulent. Cette vision qui vise à réhabiliter l'informalité de la ville en Afrique tend cependant à essentialiser cette dernière dans une différence ontologique – marquée par la dépolitisation et la déhistoricisation. Il paraît cependant utile de **rappeler le poids des dominations politiques et bureaucratiques qui structurent l'organisation du secteur dit informel à Lagos**, sans faire de ce dernier la caractéristique essentielle de l'urbain en Afrique. De fait, l'État de Lagos s'est lancé depuis 2005 dans un vaste programme d'aménagement volontariste et modernisateur. La ville ainsi créée est moins la manifestation d'une urbanité africaine que celle d'une métropole qui se veut globale dans un contexte de rivalités politiques intenses avec la capitale fédérale, Abuja.

Jeanne Vivet

Les gated communities, analyseur des inégalités socio-spatiales dans les villes de Maputo et de Luanda. On observe le développement rapide de nouveaux quartiers composés de résidences sécurisées privées (*gated communities*) à destination de l'élite locale et internationale. Ces nouvelles résidences, financées par des promoteurs privés, constituent un produit immobilier globalisé. On les retrouve dans des villes du Nord comme du Sud ; à Maputo et Luanda, elles contribuent à l'accroissement des inégalités socio-spatiales et en même temps constituent une des manifestations visibles de l'insertion dans la mondialisation de ces deux capitales.

Abdou Boutianti

Premièrement, **montrer l'ancienneté de l'urbanisation en Afrique subsaharienne**, contrairement à la thèse dominante selon laquelle la ville africaine est une création coloniale. Pour cela, il se réfère aux villes de l'Afrique précoloniale (Toumboutou, Oualata, Djenné, etc.). Deuxièmement, **montrer l'inexactitude du concept de « quartier spontané »**. Dans le cas de Niamey, aucun quartier n'est spontané. On peut parler de quartier irrégulier ou informel mais pas de quartier « spontané ». Troisièmement, **parler de l'importance du secteur informel**, notamment du commerce informel.

Amandine Spire

Une lecture de la ville africaine comme espace d'immigration et pas seulement d'émigration.

Prenant en compte la pluralité des mobilités internes à l'Afrique de l'Ouest, elle montrera que les migrations intra-africaines sont peu visibles au regard de la médiatisation des mobilités de l'Afrique vers l'Europe ou les États-Unis. L'ampleur de ces migrations internes à l'Afrique est particulièrement lisible à l'échelle urbaine, dans la mesure où les migrants redéfinissent les manières d'être et de produire la ville. Des lieux et des liens emblématiques de cette fabrique de la ville seront présentés à partir du cas de Lomé.

résumés des interventions

15:30 / 17:00
table ronde

Les objets de la ville

Une interrogation sur quelques objets symboles ou cultes de la ville en Afrique permet de questionner des pratiques quotidiennes, des fonctionnements économiques et écologiques, des habitudes de consommation, des formes de loisirs, des rapports de domination, le lien local global, etc. Nous proposons de retenir le titre foncier, la petite pile de trois tomates ou de trois oignons sur une natte, le téléphone portable et les journaux par terre.

Bernard Calas

Les trois petits oignons de Moshi

Ces trois oignons, métonymiques de la question ô combien classique de « l'approvisionnement des villes africaines », serviront de prétexte à évoquer la construction de l'identité urbaine et la structuration des rapports villes-campagnes, pour finalement interroger la catégorie même de ville.

Annie Chéneau-Loquay

La téléphonie mobile

La réussite de la TM en Afrique peut être expliquée par la mise en œuvre du modèle néolibéral à l'échelle mondiale, mais aussi par les capacités d'adaptation des opérateurs internationaux à la demande locale; ils ont su changer de modèle économique pour répondre aux besoins d'une population pauvre qui cherche à minimiser ses dépenses.

Des photos prises à Kinshasa, à Yaoundé, à Tananarive, à Dakar documentent ce travail d'analyse, qui met en lumière l'univers particulier de la TM en Afrique, lequel a généré une nouvelle économie informelle. On a ainsi un exemple « d'innovations par l'usage » des économies populaires. C'est un marché considérable au profit des entreprises internationales, aidées en cela par des systèmes de régulation peu contraignants de la part des états. La téléphonie mobile s'observe comme un phénomène d'occupation de l'espace urbain : utilisation de l'espace public par la publicité omniprésente (murs peints aux couleurs des opérateurs, panneaux vantant le dynamisme, la jeunesse, le fun, et aussi création d'une variété de petits métiers (vente de cartes de crédit, cabines publiques, réparation, décodage).

Étienne Damome

Les journaux par terre

La ville tient une grande place dans la communication médiatique, lieu d'implantation de tous les organes, y compris de ceux à destination des ruraux. Cette urbanité des médias s'observe, notamment en Afrique subsaharienne, à travers les antennes émettrices devenant repères de localisation, à travers les panneaux indiquant les sièges d'organes de presse, mais aussi à travers la vente de journaux aux carrefours. Une expérience vécue en RDC, rappelant une autre en Tanzanie, est à ce sujet instructive : celle des « journaux par terre » et des « parlementaires debout » bien connue à Lubumbashi. Il s'agit des lieux de vente de journaux (en réalité de lecture, puisque les gens ne les achètent pas mais se contentent de les feuilleter) et de débats citoyens qui s'engagent sur place, parmi les lecteurs au sujet de tel ou tel sujet évoqué dans la presse.

Alain Durand-Lasserre

Le titre foncier

Depuis environ une décennie, on assiste dans un nombre croissant de villes et de pays en développement, à la mise en œuvre de programmes visant à la régulation des quartiers dits informels, par l'attribution de titres de propriété individuels. Les effets vertueux de ces politiques, qui mobilisent en outre des financements lourds, sont invalidés par les observations faites là où elles ont été mises en œuvre.

Le chercheur décrit les enjeux et les limites de tels programmes. Il montrera en quoi les quatre formes d'occupation de l'espace urbain (les petits tas de trois oignons & trois tomates, les journaux par terre, le téléphone portable, et le titre foncier) renvoient aux questions de l'exclusion et de l'intégration à la ville, de l'étalement urbain, du pluralisme juridique, de l'écart entre la règle et la pratique, et de la prédation opérée par les élites sur les pauvres des villes par le biais du foncier urbain.

LAM - Les Afriques dans le monde

Les Afriques dans le monde (LAM) est née en 2011 de la fusion entre le Centre d'étude d'Afrique noire et le Centre d'études et de recherches sur les pays d'Afrique orientale, rejoints par des chercheurs et enseignants-chercheurs des universités Michel de Montaigne-Bordeaux 3 et Victor-Segalen Bordeaux 2.

L'objectif est de contribuer à la constitution, sur le site universitaire bordelais et aquitain, d'un grand pôle de recherche et d'enseignement, pluridisciplinaire et interuniversitaire, sur les Afriques.

intervenants

Kangni Alem

Professeur, acteur, écrivain, grand prix Littéraire d'Afrique noire, il a d'abord été journaliste au Togo, avant de faire son entrée sur la scène théâtrale en remportant le grand prix du Concours théâtral inter-africain de Radio France Internationale en 1990. Il s'installe à Bordeaux en 1992 et collabore avec le metteur en scène Guy Lenoir. Invité au Iowa International Writers Program en 1995, il enseigne un temps aux États-Unis, avant de revenir soutenir une thèse à Bordeaux. Il écrit aujourd'hui des romans (*Cola Cola Jazz*, *Canailles et Charlantans*, *Eslaves*, *La Décapitation...*). Son œuvre déjà importante est marquée par une vive intelligence critique de la situation de l'Afrique de l'Ouest, une grande verve, et le désir d'expérimenter avec les formes et les projets. Il est professeur de littérature comparée et d'études théâtrales à l'université de Lomé, et directeur artistique du festival international Les Lucioles Bleues.

Abdou Bontianti

Géographe et directeur de l'Institut de recherches en sciences humaines (IRSH) de l'université Abdou-Moumouni de Niamey (Niger). Co-auteur d'un ouvrage paru en 2008 aux Études Africaines (éd. L'Harmattan) sur la gestion des déchets à Niamey, il a publié des articles dans des revues scientifiques notamment sur les thèmes de l'urbanisation à Niamey, du transport et de l'intégration régionale, et sur la gestion des ressources naturelles au Niger. Il travaille actuellement sur deux projets de recherche, dont l'un porte sur l'accès à l'eau potable dans les quartiers précaires de Niamey et l'autre, sur la mobilité des pêcheurs de la vallée du fleuve Niger.

Bernard Calas

Professeur de géographie à l'université Michel-de-Montaigne Bordeaux 3 et membre du LAM. Ancien directeur de l'Institut français de recherche en Afrique à Nairobi (2007-2010), il a travaillé sur les villes d'Afrique orientale (Kampala, Dar es-Salaam et Nairobi), pratiquant une approche idiographique, attentive aux contextes politiques et aux relations dialectiques entre les tendances globales de la métropolisation et les initiatives locales de l'urbanisation. Parmi ses ouvrages, on peut citer *From Dar es-Salaam to Bongoland Urban Mutations in Tanzania*, éd. Mkuki na Nyota, 2010.

Annie Chéneau-Loquay

Directrice de recherche au CNRS et directrice adjointe du laboratoire Les Afriques dans le monde (LAM). Elle a monté des réseaux de recherches, réalisé des expertises en travaillant sur les modes d'insertion et d'appropriation des technologies de l'information et de la communication (TIC) en Afrique. Elle a créé la revue *Netsuds*, cahiers de sciences sociales sur les enjeux des TIC en Afrique. Elle a publié deux ouvrages collectifs et de nombreux articles sur ces questions dont « La téléphonie mobile dans les villes africaines. Une adaptation réussie au contexte local », revue *L'Espace géographique*, 2012.

Étienne Damome

Maître de conférences en sciences de l'information et de la communication et responsable du master Stratégies et produits de communication à l'université Michel-de-Montaigne Bordeaux 3. Ses travaux de recherche portent sur les médias en Afrique analysés sous l'angle sociopolitique et se déroulent au sein du laboratoire Mica (médiation, information, communication, art). Il aborde diverses thématiques : médias de proximité et reconfiguration de l'espace public ; médias, religion et sociétés ; usages et pratiques des médias ; médias et diversité culturelle.

Alain Durand-Lasserre

Géographe, directeur de recherche émérite au CNRS, rattaché au laboratoire Les Afriques dans le monde (LAM). Il est membre du comité technique Foncier et Développement coordonné par l'Agence française de développement et le ministère des Affaires étrangères. Il a mené des recherches et réalisé des expertises sur les questions foncières urbaines, la formalisation des droits, le titrage et les politiques de l'habitat pour diverses agences d'aide et de coopération bilatérale (DFID, GIZ, MCC, Coopération française), des agences et programmes des Nations unies (ONU-Habitat, UNDP, OHCHR, FAO), pour la Banque mondiale et la Banque africaine de développement.

Laurent Fourchard

Historien et politiste, chercheur à la Fondation nationale des sciences politiques et au laboratoire Les Afriques dans le monde (IEP Bordeaux). Ses recherches, à la croisée de l'histoire sociale, de la sociologie politique et des études urbaines, se focalisent sur une politique comparée du gouvernement des zones urbaines et métropolitaines en Afrique subsaharienne, sur l'historicité des formes de régulation des violences au quotidien au Nigeria et en Afrique du Sud. Il est corédacteur en chef de la revue *Politique africaine* et a publié ses travaux dans plusieurs revues comme *African Affairs* ou *International Journal of Urban and Regional Research*. Dernier ouvrage paru avec Simon Bekker : *Governing Africa's Cities: Politics and Policies*, HSRC Press, Pretoria, 2013.

Francis Kéré

Architecte diplômé de la Technische Universität de Berlin (T.U.) en 2004, il est né et a grandi au Burkina Faso, il vit et travaille à Berlin. Il a fondé le Schulbausteine für Gando, association dont les objectifs principaux sont de créer des bâtiments qui répondent aux exigences climatiques, et à soutenir le peuple burkinabé dans son développement. En 2004, son projet d'école primaire dans son village natal de Gando a remporté le prix Aga Khan for Architecture. Il a enseigné à l'université technique de Berlin et aujourd'hui à Harvard. L'œuvre de Francis Kéré déborde des limites de l'architecture. Avec l'aide de son association, il tente de fournir au peuple de sa terre natale des projets de développement novateurs et de meilleures perspectives d'avenir. Son champ d'intervention couvre l'éducation des adultes, des soins de santé, et le soutien économique pour les femmes.

Michel Lussault

Géographe, professeur des universités à l'École normale supérieure de Lyon. Il est président d'arc en rêve centre d'architecture depuis 2011. Président de l'université de Lyon et président du PRES de Lyon de 2008 à 2012.

Membre du laboratoire de recherche Environnements, villes, sociétés (UMR 5600 CNRS / université de Lyon), il préside le conseil scientifique du Plan urbanisme construction architecture (Puca) depuis 2009.

Auteur de plusieurs ouvrages, il a notamment publié le *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés*, éd. Belin avec Jacques Lévy, 2003 ; *L'homme spatial - La construction sociale de l'espace humain*, éd. du Seuil, 2007 ; *De la lutte des classes à la lutte des places*, éd. Grasset, 2009 ; *L'Avènement du monde - Essai sur l'habitation humaine de la Terre*, éd. du Seuil, 2013.

Florent Mazzoleni

Écrivain, basé à Bordeaux, il a commencé par être journaliste pour divers supports (*Les Inrockuptibles*, *Le Monde 2*, *Vibrations*, *VSD*, *L'Optimum*, *Ulysse* ou *Géo*) avant de se consacrer à l'écriture d'ouvrages sur la musique, couvrant divers genres musicaux comme le rock, le disco ou le funk. Mélomane et collectionneur de vinyles, il s'est pris de passion pour la musique africaine en 2005 et se consacre depuis à une meilleure connaissance des musiques d'Afrique à travers la rédaction de livres, des conférences et des compilations. Parallèlement, il s'adonne à la photographie, complémentaire de son travail.

Achille Mbembe

Né au Cameroun, il est aujourd'hui professeur d'histoire et de sciences politiques à l'université de Witwatersrand (Johannesburg) et directeur de recherche au Witwatersrand Institute for Social and Economic Research (Wiser) à Johannesburg.

En publiant *De la postcolonie*, éd. Karthala, 2000, nouvelle édition revue et augmentée 2005, Achille Mbembe s'est affirmé comme un des penseurs les plus féconds dans des domaines relevant de l'histoire, de la sociologie et de la philosophie politique. Membre du comité scientifique et de rédaction de plusieurs revues internationales, Achille Mbembe est auteur de nombreux articles et ouvrages de référence comme *Sortir de la grande nuit - Essai sur l'Afrique décolonisée*, éd. La Découverte, Paris, 2010.

Ayoko Mensah

Franco-togolaise, née à Paris, elle est actuellement en charge de l'information et de la communication du programme ACP-UE d'appui aux secteurs culturels ACP, ACP Cultures+. Ce programme, financé par l'Union européenne, est mis en œuvre par le secrétariat du Groupe des États ACP (Afrique, Caraïbes, Pacifique), à Bruxelles. Entre 2005 et 2012, Ayoko Mensah, journaliste de formation, a été rédactrice en chef de la revue *Africultures* (revue de référence sur les arts contemporains africains) puis du magazine *Afriscopes* (premier bimestriel interculturel et citoyen gratuit en France). Auteure ou coauteure de plusieurs ouvrages sur les arts vivants en Afrique subsaharienne, elle est également consultante pour différentes institutions internationales (OIF, Commission européenne, Unesco).

Amandine Spire

Maître de conférences en géographie à l'université Paris-Diderot, chercheuse au laboratoire Sedet et agrégée de géographie, elle conduit des recherches à Lomé et Accra depuis 2005. Elle a récemment publié : *L'étranger et la ville en Afrique de l'Ouest : Lomé au regard d'Accra*, éd. Karthala. Elle est spécialiste des questions urbaines et migratoires et travaille actuellement la question des déguerpissements et la notion de droit à la ville dans les métropoles africaines.

Jeanne Vivet

Géographe, maître de conférences à Bordeaux 3, Jeanne Vivet a mené depuis 2006 des recherches dans les villes d'Afrique lusophone (Maputo et Luanda) sur le thème des migrations forcées, des déguerpissements et du « droit à la ville ». Elle a publié l'année dernière un ouvrage intitulé *Déplacés de guerre dans la ville, la citadinisation des deslocados à Maputo*, éd. Karthala.

MERCI

au LAM,

et à

Mar Fall, sociologue

Christophe Hutin, architecte

Guy Lenoir, directeur de MC2A

Alain Ricard, directeur de recherche (em), CNRS - le LAM

Boubacar Seck, architecte

rencontre

la ville en Afrique miroir du monde

mardi 16 avril 2013

programme

journée animée par :

Ayoko Mensah expert information et communication, Union européenne,
UE programme ACP Cultures+

Christophe Lucet journaliste, *Sud Ouest*

- 09:15** accueil du public
- 09:30** introduction
Michel Lussault géographe, président d'arc en rêve
- 10:00** conférence
Lomé, sous le macadam l'adrénaline
Kangni Alem écrivain, professeur de littérature comparée et de théâtre
avec projection de photographies de Bertrand Kogoé et d'un film documentaire GBOZO
- 11:00** table ronde
Les mots et les maux de l'urbain
Laurent Fourchard historien, chercheur à la Fondation nationale des sciences politiques (FNSP), laboratoire LAM (unité mixte de recherche CNRS/IEP de Bordeaux)
Jeanne Vivet géographe, maître de conférences, université Bordeaux 3, LAM
Abdou Bontianti géographe, directeur de l'Institut de recherches en sciences humaines de Niamey
Amandine Spire géographe, maître de conférence, université Paris-Diderot, laboratoire Sedet
- 12:45** pause déjeuner
- 14:30** conférence
Migrations musicales africaines, des villes du littoral jusqu'au cœur du continent africain
Florent Mazzoleni écrivain
- 15:30** table ronde
Les objets de la ville
Alain Durand-Lasserre géographe, directeur de recherche émérite au CNRS, rattaché au LAM
Bernard Calas géographe, professeur université Bordeaux 3, LAM
Annie Chéneau-Loquay géographe, directrice de recherches au CNRS, directrice adjointe au LAM
Étienne Damome sciences de l'information et de la communication, maître de conférences, université Bordeaux 3, Mica (médiation, information, communication et arts).
- 17:00** conversation
Michel Lussault géographe, président d'arc en rêve
Francis Kéré architecte, Burkina Faso / Berlin
- 18:30** conférence de clôture
Achille Mbembe professeur d'histoire et de science politique, Johannesburg

Abidjan • Dakar •
Dar es-Salaam • Douala •
Johannesburg • Kinshasa
• Maputo • Nairobi •
Ouagadougou
9 portraits
de 9 agglomérations
d'Afrique

HORIZONS URBAINS
VISAGES AFRICAINS
DE LA BANALITÉ URBAINE
Les étudiants du Midaf, master
interdisciplinaire dynamiques
africaines, des universités
de Bordeaux 3 et Bordeaux 4
et de l'Institut d'Études Politiques
présentent 9 agglomérations
d'Afrique, parmi d'autres,
emblématiques de la diversité
et de la similitude des
problématiques d'aménagement.
Le propos ne vise ni à la scientificité
ni surtout à l'exhaustivité.
L'ambition est de proposer
un itinéraire balisé par quelques
images, quelques idées-forces pour
étayer visuellement les conférences
et les rencontres du jour. Le fil
rouge reste que les villes d'Afrique
sont construites par l'interprétation
localisée de dynamiques urbaines
communes, ordinaires et banales.

arc en rêve centre d'architecture bordeaux

arcenreve.com Entrepôt, 7 rue Ferrère F-33000 Bordeaux

